

« Le néant vaste et noir » (Printemps 1999)

Suzanne Robert

Volume 41, numéro 4 (244), août 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32584ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (1999). « Le néant vaste et noir » (Printemps 1999). *Liberté*, 41(4), 124–130.

Hors les murs

SUZANNE ROBERT

« LE NÉANT VASTE ET NOIR¹ »

(Printemps 1999)

Matin du 20 avril. À Sainte-Enclave-des-Lacs, en un seul mois, deux pendants humaines². Un homme, jeune, criblé de dettes. Une femme d'âge moyen, sans histoire, employée modèle. Quoi qu'on dise, la réalité ne se situe pas toujours entre deux extrêmes, non plus que sa complexité. Tout est parfois si simple : un couloir et, au fond, une porte, une seule. D'autres fois, d'inextricables réseaux du réel, comme des écheveaux de fils fins, s'emmêlent entre eux dans un imbroglio si confus qu'il ne reste qu'une unique solution : en couper les fils.

La réalité — qu'on donne toujours en exemple à ceux que l'on qualifie de « rêveurs » — n'existe pas en tant que royaume de la bonne mesure et du juste milieu, non plus qu'en tant que centre de gravité, lieu d'ancrage et point de repère, strate de nivellement des contraires, contre-poids à la démesure de l'imaginaire, ordre qui neutralise les errances de l'illusion, etc. Mirage que tout cela. À toutes les étapes de la vie, l'expérience de la réalité ne

1. Dans le poème « Harmonie du soir », *Les Fleurs du mal*, de Charles Baudelaire.

2. Les pendants « non humaines », ce sont les collets métalliques qu'on installe en forêt pour provoquer des pendants animales, lesquelles sont bien pires que les autres, car en bougeant l'animal se décapite à petit feu. Une pendaison humaine dure quelques secondes ; l'autre peut s'étendre sur plusieurs jours.

confirme qu'une chose : les extrêmes ne s'annulent jamais pour créer une moyenne temporisatrice et produire de l'uniformité par compensation, ni à l'échelle humaine ni dans l'ensemble de l'univers connu ou appréhendé. Au contraire, le réel est et restera, jusqu'à nouvel ordre, le domaine des irréconciliables et, par là, celui des incommensurables, des inégalités, des déséquilibres. Les mesures et les excès ne se combineront jamais pour résulter en un état intermédiaire harmonieux, onctueux, centralisateur, modèle normatif d'existence. La somme totale des éléments de la réalité perçue par le cerveau humain n'engendre pas une médiane ; elle ne produit qu'une multitude de parallèles inclassables, disparates, disproportionnées, aux existences superflues. Et c'est cela qui tue, cette désintégration même propre au réel. Et c'est souvent l'imaginaire qui rétablit l'équilibre perturbé par l'« exemplaire réalité », cette réalité louangée dont la nature chaotique et déformante pousse à la crainte et à la fuite.

Matin du 20 avril, donc. L'agent de conservation de la faune vient tout juste de quitter la presqu'île. Du haut de la falaise, je vois sa camionnette rouge emprunter le chemin de terre qui relie l'île à la rive. Il s'arrête tout à coup, descend de sa voiture et observe un long moment les étendues encore passablement enneigées. Nous lui avons demandé de venir à cause des coups de feu entendus, hier matin encore, juste de l'autre côté du marais, là où le ruisseau descendant des montagnes ouvre un miroir d'eau noire dans le marécage encore gelé. C'est toujours à cet endroit que tout commence : la fonte, la venue des loutres et des canards, celle des huards et, bientôt en mai, si un miracle survient, celle de quelques hérons oubliant qu'au cours des deux années passées, les avions puis les hydravions les ont chassés de ce paysage infini.

(Il y a deux ans, ma chienne Terre-Neuve avait repéré sur les bords du marais un jeune héron mal en point

qu'un hydravion avait effrayé et qui s'était blessé sur des fils électriques. J'ai d'abord vu un œil vert céladon dans les broussailles, puis un immense bec, et peu à peu tout le corps couché sur le flanc, une aile déployée. Toujours cet œil fixait le mien avec épouvante. Le souvenir de cette vision ne me revient jamais seul ; il reste intimement lié à une voix, celle d'un autre agent de la faune, un monsieur Thivierge, qui avait répondu à mon appel téléphonique affolé. Je n'ai jamais vu cet homme. Il m'a guidée et conseillée tout au long du « sauvetage » — qui ne consistait somme toute qu'à observer et à attendre, toute intervention, me disait l'agent, pouvant tuer cet animal nerveux plutôt que de le sauver —, me téléphonant tous les matins à la même heure pour écouter le récit des progrès du malade et évaluer ses chances de survie : exactement comme il l'avait prédit, le héronneau fut enfin repéré par sa mère, nourri par elle de coquillages verts [*Anodonta grandis*] et encouragé à se mettre de nouveau sur ses pattes. De longs jours durant, je les ai vus ensemble dans les graminées ondulantes du marais. Quelque temps plus tard, ils s'envolaient tous les deux. Je souhaite que la mémoire du héronneau ait retenu de cet endroit la cruauté et que ce souvenir le garde à jamais loin d'ici.)

Matin du 20 avril, encore. Longtemps après le départ de l'agent de la faune, je suis restée sur la falaise à regarder tout ce beau gâchis humain : le printemps à peine arrivé, un braconnier venait en catimini près du ruisseau, là juste en face, pour tuer des canards vivants, et les agents de la faune n'y pouvaient à peu près rien...

Depuis quelques années, le Québec réduit les effectifs de ses agents de la faune. Ceux du secteur où nous habitons, lequel couvre un territoire immense qui va du Saint-Laurent au mont Tremblant, sont au nombre de deux ! Selon l'endroit où chaque agent se trouve sur le territoire au moment où vous faites appel à eux et selon la

gravité du problème, il peut parfois se passer plusieurs jours entre votre appel et la visite de l'un des deux, ce qu'ils déplorent d'ailleurs, tout comme ils désapprouvent le fait qu'on a successivement déplacé le Service de la conservation de la faune du ministère du Tourisme à celui des Loisirs, Chasse et Pêche, puis à celui de l'Environnement (il aurait dû y rester!) et, enfin, à celui de la Faune et des Parcs. Notre éminent ministre Chevrette, de qui relève ce dernier ministère, confiera bientôt le Service de la faune à une nouvelle société d'État. Selon cette éminence ministérielle, la faune se définit par l'« usage » qu'en fait l'humain, c'est-à-dire par la chasse et la pêche. « Je veux démontrer, déclarait-il au quotidien *La Presse* du samedi 24 avril 1999, que le domaine de la faune, notamment la chasse et la pêche, est un levier économique extraordinaire au Québec, particulièrement en région » ; il ajoutait avoir l'intention de faire bientôt des gestes « pour favoriser une plus grande pratique de la chasse ». Quel beau programme ! Identique d'ailleurs à celui de son prédécesseur l'ineffable David Cliche. Le sinistre ministre Chevrette vit une période faste de sa carrière politique : il occupe la direction de **quatre** ministères ! Il est ministre délégué aux Affaires autochtones, ministre responsable de la Faune et des Parcs, ministre responsable de la Réforme électorale et ministre des Transports. On le récompense généreusement de son dévouement, d'autant qu'il ne compte pas se présenter aux prochaines élections. « Mais je veux réaliser un excellent dernier mandat », lance-t-il à *La Presse*. Les poissons, les animaux terrestres et les oiseaux n'ont qu'à bien se cacher jusqu'au départ de ce triste sire. « Tout parlement devrait avoir des voix pour les créatures sans voix, des députés représentant les oiseaux du ciel, les poissons de la mer et les générations à naître », disait Yehudi Menuhin, décédé récemment.

Le fait de laisser à Guy Chevrette une telle mainmise sur la Nature et de partager la « gestion » de celle-ci selon

des critères d'usage et non selon des principes écologiques de protection des êtres vivants et de conservation des habitats témoigne de la piètre qualité — sinon de l'absence — des réflexions « éco-éthiques³ » de ce gouvernement, comme en témoignent d'ailleurs beaucoup d'autres exemples dans des domaines connexes (le ministre Bégin dans l'affaire du site d'enfouissement des déchets à Saint-Jean-de-Matha et dans celle de l'usine Magnola à Asbestos; le ministre Brassard et l'exploitation abusive des forêts; etc.). La similitude des agissements de ce gouvernement avec ceux de la majorité des gouvernements mondiaux ne constitue pas une excuse à son indifférence et à son archaïsme.

Matin du 20 avril 1999. Le printemps commence avec le braconnage. En mai viendront les hydravions et toute la multitude des moteurs vénérés par l'humanité. Tout l'été dernier, l'absence des balbuzards m'a pesé comme un fardeau de plomb. Le ciel vide, vidé, me sera une épreuve encore, peut-être insurmontable. En octobre 1992, les écologistes allemands Petra Kelly, 44 ans, cofondatrice du parti des Verts ouest-allemands, et Gert Bastian, 69 ans, ancien militaire de la *Bundeswehr* converti aux thèses pacifistes, se suicidaient à Bonn dans leur appartement. Indomptables et anticonformistes, ils étaient entrés en même temps, en 1983, au *Bundestag* (chambre basse du parlement) et n'avaient depuis cessé de travailler à des causes exigeantes; mais en 1990, les Verts n'ayant pas obtenu le minimum des voix requises aux élections, ils avaient quitté la Chambre basse et s'étaient retirés du parti, désabusés. Kelly et Bastian n'ont laissé aucune lettre d'adieu, aucune explication. Ils sont partis comme des canards tués par un braconnier.

3. Terme utilisé par le scientifique et écologiste Joël de Rosnay, entre autres dans: *L'Écologie et sa vulgarisation scientifique, De l'écocitoyen à l'écocitoyen*, Montréal et Québec, Fides et Musée de la Civilisation, coll. « Les Grandes Conférences », 1994, p. 46.

De toute la soumission des existences du globe au bon vouloir de l'humanité, de la soumission de cet immense lac glacé crevé de varices bleues là où passent les courants, de celle de ce marais encore gelé infiltré par le sang noir du ruisseau et de ces montagnes du printemps, rosissantes, de la soumission de ce ciel chaviré par un vent du nord-ouest: j'avais subitement la nausée. Physiquement la nausée. Je n'aurai vraiment aucun regret à partir, à quitter cette Terre envahie, dominée.

Parfois la fatigue, une grande fatigue me vient, celle qui s'installe après des luttes sans victoire, celle des éternels recommencements, celle des combats contre l'immodestie des uns et l'imbécillité des autres, celle des frustrations accumulées, celle du chagrin d'être partie intégrante d'une espèce prédatrice et tortionnaire qui s'approprie tout: 3 milliards d'humains grouillants en 1960; 40 ans après, leur nombre a doublé: 6 milliards en l'an 2000; 5 milliards de pauvres pour 1 milliard de riches⁴. Je crois que pour ces arbres là-bas, ces longs corps silencieux et vivants, et pour cette eau, toute cette eau blessée, et pour ces oiseaux à qui les avions de Sainte-Enclave disputent l'espace, et le gagnent: une fois disparue, je serai un poids de moins.

Parfois, la lassitude s'évanouit. Et, immanquablement, au lieu de s'évanouir aussi, de même que le jour n'abolit pas la nuit, le désir s'accroît de ma disparition qui les libérera tous. Il n'y a ni tristesse ni euphorie dans l'idée de ne plus être; juste une tranquille consolation.

4. L'ONU a symboliquement baptisé le 16 juin de cette année 1999 «*la Journée des six milliards*». Selon l'ONU, un enfant de plus ou de moins par couple aujourd'hui peut faire une différence de 23 milliards d'habitants en 2150. La population humaine mondiale s'accroît de 80 millions d'individus chaque année... Et l'on veut tuer les phoques du Saint-Laurent parce que leur nombre atteint 5 millions? Et on a ouvert cette année pour la première fois la chasse printanière aux oies blanches parce que celles-ci sont trop nombreuses: leur effectif atteint un million!

Être ici de passage en raison du hasard de la reproduction, puis absente de partout et n'existant nulle part sous aucune autre forme me console. Je hais tant toute la superbe des croyances humaines se réservant des résurrections, des immortalités et des éternités refusées à tous les autres vivants et ne veux en rien participer à cette foire grotesque de dogmes magiques où l'humanité a, non pas le premier rôle — ce qui laisserait supposer l'existence de rôles de second plan —, mais bien l'unique droit absolu de survivre dans l'immatérialité; ce mammifère bipède, avec ses paradis artificiels célestes et ses « anthropolâtries », me déconcerte. Me convient et convient à l'inutilité du destin de mon espèce le néant vaste et noir. Ce n'est ni euphorie ni tristesse. Ni cynisme ni démission.

*Sommeil, retire la forêt
Du monde, et que l'astre vieux
Revienne du néant lumière*

*Soleil, retire la forêt
Du songe — ainsi s'exténue
L'homme jusqu'au saut des morts*⁵.

5. Jean-Pierre Issenhuth, « Sur la dure », dans *Entretien d'un autre temps* (poèmes 1970-1980), Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1981, p. 25.